

Hier

Sylvaine Tremblay

Number 47, Winter 1991

Des marques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14964ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, S. (1991). Hier. *Moebius*, (47), 41–44.

HIER

Sylvaine Tremblay

à Francine Tremblay

Ma mère est morte hier. Il y a neuf ans maintenant. Enfin à peu près neuf ans, je ne me souviens pas bien.

J'en ai honte, mais je ne me souviens pas de la date exacte. C'était en avril je crois. Ma mère est toujours morte hier.

Il y a eu l'hôpital, les heures longues salle d'attente, les médecins les infirmières, d'autres aussi qui marchent ou se taisent, étrangers sous l'éclairage trop direct des néons, il y a eu.

On m'a dit hier ma mère, on m'a dit: le coeur a cessé, le coeur enfin après tout ce temps, ces années, le coeur lorsque l'amour, comme parfois cède le coeur. Morte. Malgré les appareils la sollicitude la peur, malgré la télévision les guerres les enfants, malgré la famine les journaux, on m'a dit le coeur, on m'a dit morte. Hier. Alors je suis allée dans la chambre. Seule. Mon père absent à ce moment, ma soeur est demeurée dans le couloir. Je lui ai dit reste là un peu, reste là je vais revenir, reste là. C'est ainsi que j'ai veillé ces heures d'hôpital, mon père, ma soeur, les obligeant, moi aussi, à marcher manger parler, à marcher pleurer se taire, c'est ainsi que silencieuse criante j'ai passé cette

veille, les pas dans le couloir néon, la nourriture comme un rite et personne ne mange, mais ceci: maintenir lointaine la mort, encore un peu, s'accrocher aux artifices vains d'une vie qui s'effrite puisque c'est ainsi que la vie, c'est ainsi que ma mère, alors c'est ainsi que ce soir-là j'avais supporté l'infinie stabilité des nourritures servies à heures fixes il faut bien manger, des inévitables pas dans le couloir il faut bien bouger, des conversations forcées il faut bien parler, puis vivre puis marcher puis parler puis manger, c'est ainsi et jusqu'à la nausée que la vie, encore un peu, jusqu'à la nausée encore quelques. Moi comme les autres. J'avais, nous avons fait le guet, compté les pas entre la chambre et le couloir, comme on ne peut pas faire autrement, comme on ne sait pas faire autrement, toutes les cinq minutes j'allais dans la chambre vérifier l'oscillation des appareils, pourquoi ne la laissez-vous pas tranquille, le trajet quand même, la chambre les écrans, évitant chaque fois de trop regarder le corps gisant, cette absence tourmentée, laissez-la tranquille. Cri dilué dans le discours médical, laissez-la, mais voilà: attendre. Lorsque aucun espoir n'est permis, qu'on est arrivé trop tard, l'attente peut prendre la forme d'une fin en soi, elle tient lieu de tout, comme aussi ce passage du couloir à la chambre puis de la chambre au couloir, les rapports faits à mon père, à ma soeur, maintenir la continuité des pas dans le couloir, on en était venus à ne plus pouvoir envisager autre chose que ce couloir cette chambre cet hôpital, dans la suspension du temps, le cours des choses qui échappent fuyantes éternelles, on y croit, on y croit encore et encore, puis l'arrêt.

C'était en avril. Dehors ça devait être le mois d'avril. Alors sans y penser, je suis allée dans la chambre, dans ce silence qui cerne la mort, je suis allée dans la chambre, sans savoir la brusquerie de ce silence, et quelqu'un qui me dit : votre mère.

J'ai regardé. Longtemps. J'ai regardé, j'ai vu le corps inerte, étranger, bloc compact d'absence et quelqu'un qui répète: votre mère. J'ai regardé. J'ai essayé, longtemps, j'ai essayé de comprendre ce qu'on m'avait dit, répété. Longtemps. Il y avait la chambre, murs lisses, appareils muets, l'immobilité précise des objets utiles, il y avait les bagues

les cheveux, ses yeux. Surtout ses yeux. Comment parler de ses yeux à cet instant, comment dire autrement que dans la brutalité hospitalière ces yeux fermés par des sparadraps, des yeux forcés, le regard violé, ce regard fixe des morts qu'on imagine sous les paupières closes, comment dire ce qu'on cache? J'ai essayé. Longtemps. L'impossibilité d'un dernier geste, votre mère, le regret déjà de n'avoir même pas ce geste pour elle en allée, lui prendre la main, tenter de réchauffer un peu les doigts les bagues les cheveux. Ne pas pleurer, ne pas le savoir.

Je suis sortie de la chambre. On me l'a demandé. Je suis partie, abandonnant les yeux le corps l'absence, abandonnant. Il y a eu les mains lisses professionnelles, ces mains douces qui parent la mort, la rendent presque familière, il y a eu ce travail, l'effacement temporaire de la mort, le maquillage du corps qui permet que l'on y retrouve quelque chose du vivant, c'est étrange cette reconnaissance, impossible autrement, comme s'il fallait retracer les lignes les formes, toute une vie gommée par l'inertie de la mort, l'absence de mouvement, de regard.

Je suis sortie de cette chambre. D'ailleurs j'ai des témoins: les infirmières, les médecins, ma soeur, un ami, ils peuvent le confirmer, ils savent, eux, que je suis sortie de cette chambre, on m'a dit votre mère, on m'a dit: morte. Je suis sortie.

Alors je me demande pourquoi elle est encore là parfois, dans le couloir, quand je rentre chez moi et que je me retourne, certaine de la rencontrer, on m'a dit votre mère, terrifiée je me retourne, elle me suit m'épie me guette encore, elle me surveille. Tant de bienveillance, d'amour en pure perte, morte. Alors je me dis: morte mortelle morbide, fou folle folie, alors j'invente pour elle un horizon de neige ensevelie douce, et silencieuse la lune lorsque froide la nuit s'estompent les blessures, cet amour bercé, je me dis : désormais. C'est la première fois.

Cette nuit-là, c'était hier, c'était: cette nuit-là j'ai rêvé. Après le retour à la maison, après les larmes les mots les gestes, après l'impossible: j'ai rêvé. Et toutes les nuits depuis, toutes les nuits sans sommeil, tous les jours : j'ai rêvé. Il y avait un collier de perles, un parfum, le sien, son

manteau de fourrure, il y avait son nom le mien, l'accusation. J'avais volé. On me disait ma mère, un collier de perles, mais je m'étais trompée: la voilà, la voilà encore présente accusatrice, je ne rêve pas, la voilà, compréhensive douce, si vivante ma mère.

Et moi muette maintenant. On m'a dit: cessez de crier, on me demande: pourquoi ne parlez-vous jamais de votre mère morte hier?